

Graines de romanciers



Projet pédagogique 2023-2024
Sélection de nouvelles



ACADÉMIE
DE STRASBOURG

Liberté
Égalité
Fraternité

« La culture est la gardienne de la mémoire », écrivait l'écrivain Milan Kundera. Se mettre dans la peau d'un romancier pour faire revivre les grandes richesses de nos Archives d'Alsace à travers la beauté de la langue française, c'est la belle ambition de l'opération **"Graines de Romanciers aux Archives"**, née de l'heureuse collaboration entre le Ministère de l'Éducation nationale, la Collectivité européenne d'Alsace et les éditions de la Nuée Bleue.



Cinq auteurs, cinq classes, cinq collègues, répartis sur toute l'Alsace, avec pour projet de créer des histoires locales variées autour de thèmes diversifiés : en cette année olympique, le sport en Alsace aux XIX^e et XX^e siècles, mais aussi l'industrialisation ou la Première Guerre mondiale. Autant d'événements charnières qui ont transformé le visage de l'Alsace, région transfrontalière à l'Histoire riche et complexe.

Ensemble, ils ont pu découvrir ce trésor exceptionnel conservé aux Archives d'Alsace, institution souvent méconnue des élèves et pourtant primordiale pour transmettre la mémoire de notre territoire.

À une époque où les livres sont souvent mis de côté au profit des écrans, il est essentiel de susciter l'envie et de donner aux jeunes l'opportunité de se plonger dans les richesses de la littérature, en devenant les acteurs de leurs propres aventures !

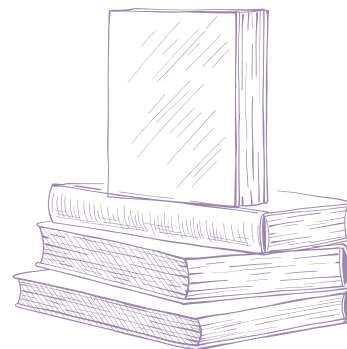
Avec l'aide d'auteurs jeunesse (Florence Jenner-Metz, Nicolas Kempf, Sylvie de Mathuisieulx, Pascal Prévot et Gilles-Marie Buscot), les élèves ont donné une nouvelle dimension aux sources locales conservées aux Archives en reprenant les codes de l'enquête policière, de la nouvelle romantique ou encore du récit autobiographique...

La Collectivité européenne d'Alsace, qui a par ailleurs organisé le tout premier concours littéraire d'Alsace ouvert à tous les âges, est fière de soutenir de tels projets innovants qui permettent aux futurs citoyens de s'approprier l'Histoire de leur région et de développer leur imaginaire face à une réalité souvent anxiogène. Nos élèves ont du talent ! Il a été difficile de ne sélectionner qu'une seule nouvelle par établissement, dans le souci d'offrir un aperçu de la diversité des nouvelles rédigées par les élèves.

Qu'ils en soient tous félicités. Bonne lecture !

Frédéric Bierry,
Président de la Collectivité européenne d'Alsace

Sommaire



Les nouvelles

p.7 à 8 **Crack !**

Par Djihad, Muhamed, Hamza, Selim, Defne, Wième, Elvine et Irena, élèves de 3^e au Collège Pfeffel (Colmar), accompagnés par Florence Jenner-Metz.

p.9 à 10 **Un coup de pédale vers l'égalité**

Par Alix et Léa, élèves de 5^e au Collège Robert Schuman (Volgelsheim), accompagnées par Sylvie de Mathuisieulx.

p.11 à 17 **Tout risquer pour sa passion**

Par Romain, Coline, Colette et Flora, élèves de 4^e au Collège Baldung Grien (Hoerd), accompagnés par Nicolas Kempf.

p.26 à 29 **Les sœurs Roucain**

Par Safia, Naëlle, Maxine et Louana, élèves de 4^e au Collège Maxime Alexandre (Lingolsheim), accompagnées par Pascal Prévot.

p.30 à 33 **Incendie à la manufacture**

Par Svetlana-Solveig, Eline, Octavie, Aliette, Romane et Léa, élèves de 4^e au Collège Victor Hugo (Colmar), accompagnées par Gilles Marie.

Sélection d'archives

p.20 **Première Guerre mondiale**

Extrait du journal *der Elsässer* n°527 du 28 déc. 1914 : les enfants de l'école illuminent le Noël des soldats cantonnés à Ettendorf. FRAD067, 398 D 1136.

p.21 **Vestiges de guerre** : indication des parcelles forestières des zones proposées au classement comme monument historique, 1920. FRAD068, 3 AL 2/85.

p.22 **Sport**

Société de gymnastique «La Colmarienne» (fondée en 1863) :
Notice technique de réalisation de pyramide humaine dessinée par A. Schiff (1907-1917). FRAD068, 293 J 4.

p.23 **La section de dames, vainqueur du Concours de Jeunesse de la fédération française.** F.F.S.C.A., janvier 1930, FRAD067, 2 Fi 4/504.

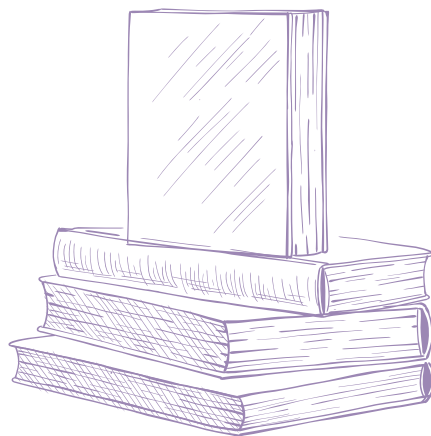
p.24 **Âge industriel**

Machine à imprimer les étoffes dans les ateliers Dolfus-Mieg : illustration de Barclay, tirée de GRAD (Charles), *l'Alsace, le pays et ses habitants*, 1889, p. 375. FRAD068, GF 39.

p.25 **Portrait de famille de Wettolsheim**, début du XX^e siècle. Grande Collecte Europeana 14-18. Fonds André Muller. Prêt pour numérisation. FRAD068, 20 Num 103/50.

Les nouvelles





Hans s'immobilisa. Son sang se glaça. Il s'accroupit, attendit quelques instants puis se retourna. Heureusement, ce n'était qu'un bout de branche qui venait de tomber dans la neige. Depuis que la guerre avait commencé, Hans, soldat allemand, avait toujours été droit et obéissant. Mais ce jour-là, il avait désobéi en quittant son camp. C'était le soir de Noël. Sa grand-mère, qui habitait à Wattwiller, était très malade et seule. Hans voulait absolument la rejoindre.

Avec courage, il franchit, sans se faire remarquer, les tranchées boueuses, étroites, remplies de gravats et surtout remplies de soldats en patrouille. Puis, il s'engagea dans des forêts obscures, désertes et tapissées de feuilles.

Le calendrier était de son côté. En effet il croisa des patrouilles et des sentinelles mais, le soir de Noël, aucun soldat allemand ne fit de zèle. À chaque fois que quelqu'un lui demandait ce qu'il faisait, il donnait son matricule, disait qu'il était en mission et qu'il devait se rendre à Wattwiller. Tous se contentaient de cette réponse et Hans finissait par souhaiter un « joyeux Noël ».

Le chemin fut long, mais, en début de soirée, il arriva enfin à la ferme familiale qui se trouvait en lisière de forêt. Hans était vraiment épuisé par cette longue marche, il toqua à la porte comme il en avait l'habitude, deux fois trois coups brefs. C'était une habitude ; chaque membre de sa famille avait son propre signal. C'étaient les restes de leurs vacances heureuses, avant qu'il n'y ait cette saloperie de guerre.

Il y eut du bruit à l'intérieur, comme si on avait chuchoté, mais très rapidement sa grand-mère vint lui ouvrir. Elle lui sauta dans les bras : elle était heureuse de le retrouver et cela se voyait. Son sourire, comme seules les grand-mères en font, illumina la petite pièce à vivre de la ferme. Elle quitta l'étreinte du caporal Hans, haut de 190 cm ; cela l'avait ramenée quelques années auparavant, lorsqu'il n'était qu'un gamin... En reculant, sa grand-mère lui fit remarquer qu'il avait mauvaise mine et que la nourriture ne devait pas être très bonne. Elle ferma la porte. Hans balaya du regard cette petite pièce qu'il connaissait par cœur et sursauta quand, dans un coin, il vit un homme avec un uniforme français.

Son petit cri de surprise fit éclater de rire le jeune soldat français. Ce rire « baroque » était reconnaissable entre mille. C'était celui de son cousin François.

Le père de Hans et son oncle avaient fait des choix différents. L'un, le père de François, avait quitté son Alsace natale pour devenir éditeur dans la ville de Nancy. L'autre, le père de Hans, était resté dans la région. Ils se voyaient chaque été pour passer de bons moments ensemble. François et Hans s'étaient amusés tous les étés de leur jeunesse à jouer chez leur grand-mère.

Mais là, quelque chose clochait, Hans avait un uniforme vert-de-gris et François avait un uniforme bleu horizon. Cela faisait maintenant de longs mois qu'on leur avait appris que l'ennemi c'était le « salopard d'en face », qu'il ne fallait pas faire de quartier avec lui. Mais le regard de Hans quitta l'uniforme de François pour s'attarder sur son sourire et sur ses yeux rieurs. Il a toujours été comme cela, Franz*. Après quelques hésitations, ils tombèrent tous les deux dans les bras de l'autre. Leur étreinte sembla durer une éternité, ils se tapèrent dans le dos, comme quand ils étaient adolescents, pour se prouver leur virilité. Mais dès qu'ils se séparèrent les uniformes firent leur travail. Il y eut comme une gêne entre les deux cousins.

François rompit le silence et demanda à Hans où il était stationné. Mauvaise pioche, Hans fut gêné par cette question, comme si son cousin voulait avoir des renseignements sur le camp d'en face. La grand-mère toussa plusieurs fois. Les deux cousins lui jetèrent un regard interrogateur. Elle leur répondit :

« Oui, je suis malade et je me sentrais beaucoup mieux si vous alliez mettre une des vieilles chemises qui traînent dans la chambre de votre grand-père. »

Les deux cousins s'exécutèrent. Lorsqu'ils revinrent quelques minutes plus tard, le spectacle fut cocasse. François était svelte et la chemise lui allait plutôt bien, mais Hans, avec sa corpulence, était boudiné de partout. Ce n'était pas grave... La mamie les invita à passer à table. Elle leur dit que c'était beaucoup mieux comme cela. Elle disserta sur une pensée : pour elle l'uniforme était indispensable aux guerres. Si tous les soldats étaient nus, il n'y aurait plus de guerre.

* François (en allemand)

En effet : comment reconnaître un ennemi d'un allié ? Les deux cousins écoutèrent avec bonheur leur grand-mère, qui, entre ses quintes de toux, retrouva sa verve. Une délicieuse odeur de cannelle embauma toute la maison. Pour eux, depuis toujours, Noël rimait avec cannelle. Après le repas, un simple poulet rôti, arriva le dessert : le stollen, et les petits gâteaux de Noël. Ils n'étaient que trois mais ils avaient autant bu que mangé. En effet, durant cette nuit de Noël, les seuls cadavres seraient les trois bouteilles de vin qu'ils avaient dégustées. Ils parlèrent de leurs souvenirs et absolument pas de la guerre. Ils chantèrent ensemble des chants de Noël devant la cheminée et finirent par s'endormir, la tête lourde.

Le lendemain matin, après un copieux petit déjeuner, les deux cousins se rhabillèrent. Ils firent chacun à leur tour leur au revoir à leur mamie adorée puis s'embrassèrent en se souhaitant de prendre soin d'eux. François ajouta qu'il avait passé un excellent Noël... peut-être le meilleur de sa vie. Hans termina en disant qu'il espérait qu'ils se reverraient bientôt.

Après un signe de la main, chacun partit rejoindre son régiment. Peut-être que leur escapade était passée inaperçue...

Ils ne se revirent jamais. Hortense, la grand-mère fut emportée par la maladie au printemps. François fut fauché lors de la bataille du Linge en juillet 1915. Hans ne l'apprit qu'après la guerre. Il repensa encore souvent à leur dernier Noël.

Mars 1919, sur les anciens champs de bataille alsaciens (à cette période l'Alsace était redevenue française), dans la ville de Mulhouse, vivait une jeune fille nommée Lysiane. Elle avait 18 ans et avait une silhouette élancée et des cheveux châtons. Sur son visage apparaissaient des taches de rousseur, comme pour souligner ses beaux yeux bruns. Lysiane était gentille, courageuse, curieuse, intelligente, sportive mais parfois têtue. Elle pratiquait le vélousel (pratique féminine artistique à vélo axée sur la réalisation de diverses figures).

Depuis janvier, elle faisait des études d'infirmière avec sa meilleure amie, Annie, qui elle aussi pratiquait ce sport. C'est d'ailleurs grâce à celui-ci, qu'elles s'étaient rencontrées.

Pour Lysiane, ses journées étaient longues car ses parents exigeaient sa réussite scolaire et toute sa famille comptait sur elle. Un jour, en rentrant du vélousel, elle entendit son frère et son père parler du Tour de France. Pour la première fois de son histoire, il allait y avoir une étape alsacienne qui se déroulerait le 21 juillet 1919. Elle devait célébrer le rattachement de l'Alsace-Lorraine à la France en longeant, pour l'occasion, les anciens champs de bataille de la Première Guerre mondiale. C'était un événement marquant pour ce peuple meurtri. Elle eut une révélation et voulut participer, comme son frère d'ailleurs.

Le lendemain, elle demanda son avis à sa meilleure amie.

- N'y va pas ! lui répondit-elle ! C'est de la folie ! Tes parents seront furieux et les organisateurs n'accepteront jamais une femme ! Si je te dis ça, c'est pour ta sécurité, s'exclama Annie.

- Mais pourquoi les filles n'ont-elles pas le droit de participer ? Je trouve cela injuste. Nous sommes exclues de tout : pas le droit de voter, de participer au Tour de France, d'avoir son propre compte bancaire... Tant pis, j'irai quand même !!! Je ne veux pas passer ma vie à faire la belle sur ce satané vélousel !

Elle décida de ne pas aller à son entraînement et rentra directement chez elle pour demander à son père la question qui la travaillait :

- Papa, j'ai une question. Pourrais-je participer au Tour de France ?

Son père leva soudainement la tête de son journal et lui répondit :

- C'est hors de question ! Je te l'interdis ! D'ailleurs le Tour de France est réservé aux hommes, aux vrais, pas aux filles ! Ce n'est pas leur place !

Lysiane énervée lui rétorqua :

- C'est injuste !

Puis elle quitta la pièce et monta dans sa chambre en claquant sa porte. Quelques instants plus tard, sa mère la rejoignit.

- Lysiane, il faut que je te dise quelque chose. Moi aussi quand j'étais petite, j'ai pratiqué le vélousel. Je rêvais tout comme toi de faire le tour de France. Je suis admirative de ton courage, celui sans doute que je n'ai pas eu... C'est pour cela que je vais t'aider à y participer. Lysiane toute contente sauta dans les bras de sa mère.

Les soirs, elle n'allait désormais plus à son entraînement mais à l'atelier de sa mère pour confectionner ses propres habits. Martine, sa mère lui apprit à coudre et assembler des pièces de tissu. En une semaine, Lysiane avait confectionné son short, son T-shirt et une brassière de sport, et elle finalisa le tout en achetant une perruque de garçon et des chaussures adaptées. Stupéfaite par cette transformation physique, sa mère lui offrit son vieux vélo. Le départ de l'étape alsacienne se situait à Genève et allait jusqu'à Strasbourg en traversant toute l'Alsace du Sud au Nord. Elle étudia le parcours et se rendit compte qu'il y avait une zone de contrôle des coureurs à Bollwiller.

- C'est certain, je risque de me faire démasquer, se dit-elle.

Elle parla de la zone de contrôle à sa mère. Elle n'avait pas d'idée et lui conseilla d'aller voir sa tante, qui habitait tout près de ce point. Elle y alla un mercredi après-midi. Lysiane lui expliqua la situation et sa tante lui parla d'un hydrocycle (genre de pédalo construit par son cousin) au fond du grenier qui pourrait l'aider à contourner le contrôle en passant par la rivière, la Lauch.

Toute l'après-midi, Lysiane resta chez sa tante et elle améliora ce prototype. C'est l'assemblage bancal d'un vélo sur d'anciens fûts d'huile servant de flotteur...

Il ne restait plus qu'une semaine avant le grand jour et Lysiane s'entraînait tous les soirs après sa journée d'étude. Elle faisait croire à son père qu'elle allait au vélousel. Lysiane passait d'abord dans la ville et les hommes la regardaient très mal, car à cette époque-là les filles n'avaient pas leur place sur un vélo autre que le vélousel. Puis elle sortait de la ville pour être plus tranquille et allait dans les champs, dans les forêts et s'entraînait dans les montagnes pour gérer les montées et les descentes. Elle slalomait et battait ses records de vitesse.

La veille de l'étape, elle répéta les gestes en vérifiant que tout était bien en place. Le lendemain, elle se réveilla très tôt pour que son père ne l'empêche pas d'y aller. Elle s'habilla en garçon. Martine lui souhaita bonne chance lorsqu'elle quitta la maison. Direction la ligne de départ! Notre héroïne partit en même temps que son frère et les autres concurrents. Top départ! La course est lancée! Elle pédalait vite, le plus vite possible portée par l'euphorie du moment... Elle rejoignit Bollwiller sans encombre mais arrivée au fameux point de contrôle, elle fut stoppée dans sa course. Démasquée et poursuivie, elle se réfugia chez sa tante. Grâce à son plan B, elle prit son hydrocycle, le mit à l'eau, chargea son vélo et contourna la ville, puis Rouffach et Hattstatt en naviguant sur la Lauch. Elle reprit la course à Colmar malgré les surveillants et parvint à continuer son périple.

Arrivée à Sélestat, l'héroïne vit son frère juste devant elle bousculer un autre concurrent. Le cycliste tomba lourdement au sol. Elle décida d'aller le soigner mettant à profit ses talents d'infirmière. Ils échangèrent quelques mots et décidèrent de finir l'étape ensemble. Il s'appelait Jean et était très beau! Lysiane en tomba tout de suite follement amoureuse. D'ailleurs, ce dernier comprit rapidement qu'elle était une femme! S'encourageant mutuellement, ils ne dépassèrent pas de concurrents mais ce n'était pas grave...

Ils finirent bons derniers en passant la ligne main dans la main comme pour affirmer haut et fort ce droit à l'égalité.

Grâce à sa participation au Tour de France, la fédération de cyclisme lui permit de continuer le Tour. Pour les femmes, ceci était une grande victoire à cette époque-là. Sa famille était fière d'elle sauf peut-être Robert, son père, toujours un peu fâché.

Plus tard, elle et Jean se marièrent. Ils participaient à tous les Tours de France même si cela se compliqua un peu avec l'arrivée de leurs deux enfants et l'ouverture de son propre cabinet d'infirmière! Encore un domaine où elle a su bousculer les préjugés!

Tout risquer pour sa passion

Par Romain, Coline, Colette et Flora

Je viens d'avoir quinze ans. Il y a de cela un an, je m'appelais encore Sarah Rosenberg. Mais ce matin-là, je me réveillai sous mon nouveau nom : Marie Dupond. Je me levais toujours tôt à cause du bruit des moteurs de voitures. Je vivais dans un petit appartement de Paris où j'habitais seule avec ma grand-mère Anne.

Avant d'arriver à Paris, je vivais avec mes parents dans une petite ville, de l'est de la France, du nom de Guebwiller. Mon père était mort en 1927, il était juif et m'avait transmis ses croyances. Ma mère était tout comme moi une gymnaste, avec des rêves plein la tête. Malheureusement, elle était morte en me donnant naissance.

Cela allait faire un an que je m'entraînais durement tous les jours pour les rendre fières, elle et ma grand-mère. Je faisais maintenant partie d'une équipe nationale et je comptais tout faire pour gagner.

Huit heures : je me levai et allai dire bonjour à ma grand-mère. Je lus quelques pages du journal, puis je me rappelai que j'attendais une lettre depuis longtemps. J'étais impatiente de lire ce courrier me disant si mon équipe et moi étions admises aux Jeux Olympiques ! Je me dirigeai donc vers ma boîte aux lettres.

Je l'ouvris en m'attendant à ce qu'elle soit vide, mais je vis avec surprise qu'une petite enveloppe était posée délicatement au fond.

Quand je pris l'enveloppe, je vis avec surprise qu'elle venait de la fédération des sports. J'avais les mains qui tremblaient. C'était LA lettre que j'attendais ! Mais la peur me saisissait le ventre. Et si c'était un refus ? Si mon équipe et moi n'étions pas qualifiées pour les Jeux Olympiques ? Alors je serais anéantie, démotivée. J'avais travaillé dur. Je pris une grande inspiration, essayant de me calmer. Mais je n'arrivais pas à me détendre. Notre enchaînement lors des qualifications n'avait pas été parfait. C'était donc pour cela que je paniquais, ces erreurs que nous avons faites pourraient nous coûter cher... La peur ne m'avait pas quittée depuis la semaine précédente. J'étais sous tension à l'idée de ce potentiel refus. Une fois ma respiration calmée, j'emmenai la lettre à l'intérieur. En prenant mon petit-déjeuner, je saisis

l'enveloppe, l'ouvris et commençai à lire. Il était inscrit : « Chère Marie Dupond, je vous annonce que vous êtes qualifiée avec votre équipe pour les JO de 1936. Toutes nos félicitations pour vos exploits, bravo ! »

En lisant cette magnifique lettre, je n'en croyais pas mes yeux. Mon équipe et moi étions qualifiées pour les JO. Je criai dans toute la maison. Anne me regarda d'un air d'incompréhension. Puis elle me dit : « Arrête, tu me donnes mal à la tête à force de courir partout, que se passe-t-il ?

Je lui dis :

- Tu ne vas jamais me croire, nous sommes qualifiées pour les J-O, c'est dingue non ? Comme quoi le travail paye, comme tu dis toujours !

Elle avait l'air choquée, mais en même temps énervée. Je le lui avais dit, mais à mon avis, elle ne pensait pas que nous serions sélectionnées, pourtant, nous avons déjà gagné plusieurs coupes et médailles. Cela montrait bien que nous avions quand même un bon niveau et elle savait que nous travaillions trente heures par semaine pour atteindre la perfection.

Mamie me dit : « Non mais ce n'est pas vrai, tu me fais une blague ? Tu peux répondre que tu n'y iras pas, je suis désolée ma puce, mais c'est beaucoup trop dangereux. En plus, je ne peux pas t'accompagner, car les billets sont beaucoup trop chers.

Je lui répondis les larmes aux yeux :

- Mais mamie, tu ne peux pas me faire ça ! C'est mon rêve d'y aller, pourquoi ne me l'as-tu pas dit quand je me suis inscrite ?

Ma grand-mère me rétorqua :

- Je n'ai jamais entendu dire que tu t'inscrivais pour les JO. Bien sûr que je sais que c'est ton rêve, déjà toute petite, tu m'en parlais. Mais là, je suis vraiment désolée, mais tu ne pourras pas y aller. En plus avec tout ce qui se passe là-bas comme les lois de Nuremberg qui ont été adoptées par les Nazis et j'en passe...

- Mais mamie...

- Je t'ai parlé gentiment, maintenant, je vais commencer à vraiment m'énerver ! Je t'ai dit fin de la discussion : je t'interdis d'y aller !

Tout risquer pour sa passion

J'étais très triste que ma grand-mère ne soit pas du même avis que moi. Pourtant, d'habitude, nous étions toujours d'accord sur tout. Il était vingt-deux heures. Mamie m'avait demandé d'aller me coucher et c'était la seule phrase qu'elle m'avait dite depuis le matin. Cela faisait une heure que je cogitais dans mon lit, les phrases que ma grand-mère avait prononcées tournaient dans ma tête. Je pensais que c'était une occasion incroyable qui se présentait à moi et que je ne pouvais pas laisser passer ça. Je regardais par la fenêtre, depuis mon lit, et j'admirais ce ciel étoilé bleu nuit. Puis, je sautai de mon lit et attrapai un sac mettant dedans sous-vêtements, justaucorps, pantalon, maillot de corps. Voilà. Cela ferait l'affaire. J'ouvris la fenêtre, sautai et courus.

Le jour du départ je me sentais peu sereine. Mais étrangement, en une année, je m'étais tellement habituée à l'antipathie des filles de mon équipe que l'idée de passer plus d'une demi-journée de train avec elles ne me dérangeait plus. J'avais appris à ignorer les regards malveillants de ces filles surentraînées ; la plupart était des filles issues de familles riches qui se préparaient pour les Jeux Olympiques depuis leur plus jeune âge avec les meilleurs entraîneurs du pays et dans les meilleures conditions. Moi, ma seule entraîneuse avait été ma grand-mère jusqu'à l'année précédente. J'avais été la petite nouvelle, celle que personne ne connaissait, celle qu'on regardait de haut. Malgré tous les efforts dont j'avais fait preuve, elles ne m'avaient jamais trouvé digne d'être parmi elles jusqu'à ce qu'on se qualifie pour les jeux olympiques... A partir de ce moment-là, elles avaient arrêté de me mépriser sans pour autant m'accepter dans leur groupe. Mais j'allais leur montrer ! Si je faisais partie de l'élite, ce n'était pas pour rien ! Néanmoins, en repensant au voyage qui m'attendait, mon enthousiasme retomba. Je détestais les trajets longs, et celui-ci en était un... J'avais la boule au ventre mais je rentrai quand même dans le train avec mon équipe en direction de Berlin dans un wagon qui nous était réservé pour moi et mon équipe.

Je suivis mon équipe qui avait l'air de savoir où se situait le wagon. J'allai m'asseoir à ma place. J'étais installée à côté d'Olivia, la fille la plus forte de mon équipe. Elle me jaugea de haut en bas puis me dit :

« J'ai besoin de me concentrer, je préférerais être seule ! Pourquoi me colles-tu ? »

- Il n'y a pas d'autre place à part une qui n'est pas dans le sens de la marche, et tu sais très bien que je ne me sens pas bien dans ce cas-là ! rétorquai-je d'un ton amer.

- Mais qu'est-ce que j'en ai à faire ! Peu m'importe que tu ailles bien ou non ! L'essentiel est que moi j'aie bien ! » s'énerva-t-elle.

Je soupirai, et cédant à son caprice, j'allai m'installer de l'autre côté. Lorsque Jade, une autre fille de mon équipe, vit que j'allais être sa nouvelle voisine durant le trajet, elle soupira et se décala pour s'éloigner le plus possible de moi. Puis, après m'avoir jugée avec dégoût pendant un long moment, elle tourna la tête avec un air hautain.

Après une dizaine de minutes de silence, je vis le contrôleur arriver et sereinement je lui donnai mes faux papiers que j'avais eu du mal à me procurer.

J'essayai de faire comme si tout allait bien. Comme si je n'étais pas sur le point de donner de faux papiers à un contrôleur ! Mais difficile de rester sereine quand on n'est pas sûre de la fiabilité de ses papiers, n'est-ce pas ? Ils avaient été faits par le cousin de ma grand-mère qui était mal en point au moment où il les avait conçus, ce qui ne me rassurait pas. Je n'avais de toute façon pas eu le choix ; ma grand-mère ne m'avait autorisée à rejoindre l'équipe de France qu'à une condition : me faire une fausse carte d'identité. A ce moment-là, ma grand-mère faisait partie de ceux qui ne voulaient pas voir le danger. Mais ça avait changé dès lors que nous nous étions installées à Paris et que j'avais rejoint l'équipe de France. A partir de cet instant ma grand-mère avait reconnu le danger et m'avait interdit d'aller à plusieurs compétitions en Allemagne.

Les fois précédentes je ne lui avais pas désobéi, j'étais restée chez moi simulant une maladie. Mais pour les Jeux Olympiques, je n'avais pas réussi à lui obéir ; je voulais y aller malgré le danger. Ces précautions me paraissaient ridicules, mais plus aujourd'hui. J'étais sur le point de me jeter dans la gueule du loup, et je n'imaginais même pas le sang d'encre que devait se faire ma grand-mère à l'appartement. Elle avait sûrement raison de s'inquiéter... Je n'osais pas imaginer non plus la colère qu'elle avait dû ressentir en voyant mon lit vide et ma fenêtre ouverte après notre dispute...

Vu tout ce que j'avais fait pour avoir les papiers les plus fiables possibles, je me dis qu'il n'y avait pas de raison de m'inquiéter. Il y avait le contrôleur devant moi, je tenais mes papiers dans ma main. Je ne devais pas paniquer. Et pourtant c'est ce que je fis : en voyant ma photo sur les papiers je me dis qu'à tout moment grâce à un œil surpuissant le contrôleur pourrait deviner que mes papiers, étaient des faux ! Mais j'essayai de me rassurer en me remémorant toute la démarche que j'avais dû suivre pour me les procurer...

C'était une belle nuit d'été ; il faisait doux, les étoiles brillaient.

C'était une belle nuit d'été, mais je n'aurais pas dû être là, à errer dans les rues, un but précis en tête : me faire une fausse carte d'identité pour intégrer l'équipe de France.

Évitant de croiser quiconque, j'avançais prudemment pour aller chez le faussaire.

Quand je fus arrivée devant l'imprimerie qui était en fait la maison du faussaire, je me dirigeai vers la porte. L'imprimerie servait de couverture pour les activités illégales de Föss. Une fois arrivé à la porte, je toquai, une fois, deux fois, trois fois. Pas de réponse. Je réessayai, mais toujours rien, personne ne m'ouvrait. Des frissons me parcoururent, je ne voyais rien du tout, et les températures avaient chutées. Cette rue me faisait peur depuis que j'étais toute petite. J'avais même pleuré la première fois que j'étais venue ici car je croyais qu'il y avait des fantômes ! Mais la rue était encore pire de nuit. Je pestai, pourquoi le faussaire avait choisi de vivre dans la seule rue de Guebwiller où les lampadaires étaient en panne. La nuit ne me paraissait plus comme avant, elle me semblait plus froide et moins accueillante.

Soudain, j'entendis une présence dans mon dos, je fis volte-face et découvris la silhouette d'un vieil homme frêle. Il me murmura d'une voix rauque comme s'il n'avait pas parlé depuis un bout de temps :

« Qui êtes-vous ? »

Je lui répondis :

- Je suis la petite fille d'Anne Rosenberg, Sarah, vous vous souvenez de moi ? »

Et, sans un mot, il m'ouvrit la porte, tout en marmonnant dans sa barbe.

Lorsqu'il alluma la lumière, je pus l'observer plus attentivement. Il était vieux, vraiment très vieux, et squelettique comme s'il n'avait pas mangé depuis une décennie. A travers sa peau, on pouvait distinguer ses os et, dans ses yeux, brillait une lueur folle. Je détournai le regard devant cette vision d'horreur. Dans mes souvenirs, Föss était vieux, mais il était en pleine santé. Il avait même toujours été grassouillet. En y repensant, ma grand-mère allait beaucoup le voir ces derniers temps, quand elle n'était pas clouée au lit comme aujourd'hui et moi je ne lui avais pas rendu visite depuis un an. Je me sentis coupable de ne pas lui avoir rendu visite pendant si longtemps alors qu'il était sûrement malade... Mais en tout cas, contrairement à lui, l'intérieur de sa maison n'avait pas changé. Ses murs étaient délabrés. Sa décoration morbide, et ça sentait le renfermé. Je fis un effort considérable, comme habituellement, pour en faire abstraction. Je le suivis, jusqu'à un petit bureau couvert de paperasses. Il s'assit et sans me gêner, je fis de même. Il me lorgna, et je lui souris de toutes mes dents. « Comment vas-tu Föss ? » lui demandai-je. Il ne me répondit pas tout de suite et me tendit un formulaire en me disant :

« Bien, j't'attendais ».

Je souris à nouveau sans oser dire un mot cette fois-ci et attrapai le formulaire. Je dus y inscrire les fausses informations qui allaient figurer sur ma nouvelle carte. Je fus contente de pouvoir choisir. Je m'appellerai dorénavant Marie Dupond, je ne serais plus juive. J'inscrivis sur le formulaire que je serais blonde pour correspondre au cliché. Je mis une autre adresse, et après avoir menti sur d'autres questions banales, je signalai de façon très simple, puis lui tendis le formulaire.

« Viens d'main à midi v'aire tes photos, tu d'vras ensuite attendre une z'maine, dit-il d'une voix monotone. Sois à l'heure, et n'oublie pas de t'changer et de passer chez le coïvreur, continuait-il en me désignant vaguement.

- T'inquiètes pas, je serai à l'heure, je viendrai peut-être avec grand-mère si elle peut se lever ! » déclarai-je avec enthousiasme.

Il hocha la tête. Comme nous n'avions pas beaucoup de moyens et que, pour ma sécurité, ma grand-mère préférait que j'aie une fausse carte

Tout risquer pour sa passion

d'identité pour rentrer dans l'équipe de France, j'avais été obligée d'aller chez lui. Ce n'était sûrement pas le meilleur faussaire, mais ma grand-mère me l'avait conseillé, sachant qu'il n'allait pas me faire payer une somme astronomique comme les autres faussaires. Je regrettais de ne pas pouvoir rester plus longtemps mais j'avais du pain sur la planche et je ne voulais pas plus l'incommoder. Il n'avait pas l'air très heureux que je sois là. Je me promis que la prochaine fois je resterais plus longtemps et que je lui ferais retrouver le sourire. Et je partis...

Lorsque le jour se fut enfin levé, je pris mon sac et me rendis chez le coiffeur. Un chahut sans nom régnait à l'intérieur, et j'eus du mal à me faire entendre. Je demandai à la coiffeuse une coloration et des vagues. Je dépensai le quart de ma bourse dans cette coiffure, mais le résultat en valait la peine ; j'étais méconnaissable. J'achetai ensuite un tailleur, dans lequel je dépensai à nouveau un quart de ma bourse, pour finir de compléter mon nouveau style. Je me dis que cela suffisait pour que personne dans l'équipe de France ne découvre ma religion, même si j'aurais aimé leur dire la vérité. C'était la seule chose que ma grand-mère à l'époque m'interdisait : dévoiler mon identité... Si je rejoignais l'équipe de France, mes coéquipières ne me connaîtraient pas sous le nom de Sarah Rosenberg, mais sous mon nouveau nom de Marie Dupond.

Lorsque le clocher sonna midi, je toquai à la porte du faussaire. Il m'ouvrit la porte, sembla déçu (ou inquiet ?) de ne pas voir ma grand-mère auprès de moi. Il me parla encore moins que la veille, à croire qu'il était devenu muet. Ce fut très rapide, il prit un cliché de la « nouvelle » moi, et me dis de revenir une semaine plus tard. Ce furent ses seuls mots. Et, à la vue de ses cernes et de son air hostile, je n'osai pas insister pour rester...

S'en suivit une semaine d'entraînement acharné pour entrer dans l'équipe de France. Il fut ensuite temps d'aller chercher mes faux papiers. Je ne me reconnaissais ni sur les photos, ni sur les papiers. Les seules choses qui n'avaient pas changé étaient mon âge et ma profession.

J'étais perdue devant un si grand changement, tellement perdue que j'en oubliai de remercier Föss comme il se devait. Mais j'avais la tête ailleurs. Je

me sentais vraiment moi pour la première fois de ma vie et cela me procurait une sensation étrange. J'étais optimiste pour cette aventure, j'avais mis toutes les chances de mon côté. J'allais rentrer dans l'équipe de France et peut-être même irais-je aux Jeux Olympiques ? J'avais de l'espoir. Je ne voyais pas ma bourse à moitié vide ; je la voyais à moitié pleine.

Après m'être remémoré ce souvenir, le doute s'insinua à nouveau en moi...

Le contrôleur me regarda d'un air observateur et me dit en allemand (il semblait être du parti nazi) : « Tenez, vos papiers, M^{me} Sarah Rosenberg »

Soudain, je sentis comme un gros sentiment de gêne. Je vis toute mon équipe me regarder avec de gros yeux. Une de mes coéquipières me demanda pourquoi le contrôleur m'avait appelée Sarah. Je lui répondis que je lui expliquerais après et que j'avais besoin d'aller aux toilettes car je me sentais mal. Elle me regarda d'un air soucieux et ne dit rien d'autre. Je sentais mes jambes trembler mon cœur battre à cent à l'heure et je me dis qu'il n'y avait pas d'autre solution que de partir du train. Je vis une porte. Tout se passa très vite. Je pris mon élan, sautai du train et je tombai dans les pommes.

Après m'être évanouie, je sentis quelqu'un me porter. J'ouvris les yeux et vis un jeune homme d'apparence très charmante. Il était musclé, aux cheveux blonds et aux yeux bleus. Un détail me perturba, il était très sale au niveau du visage puis je m'aperçus qu'en regardant un peu plus bas qu'il n'était pas habillé comme un homme "normal" mais qu'il avait une combinaison très sombre. On aurait dit qu'il faisait partie de l'armée allemande. Il me demanda si je me sentais bien. Je lui répondis : « Oui, mais j'ai un peu mal à la tête. » Je constatai un gros bleu au niveau de mon bras droit et mon pantalon ainsi que mon chandail étaient complètement déchirés. Mes mains étaient en sang. Il me dit : « Comment vous vous appelez ? » Je lui répondis que je m'appelais Marie. Il avait l'air sous le charme. En retour, je lui demandai son prénom. Il me dit qu'il s'appelait Tobias. Son prénom était si beau que je fus également sous son charme.

Tobias m'avait ramené à la gare où devaient arriver les filles de mon équipe. Je dis à Tobias qu'il pouvait partir, ne voulant pas subir une autre salve de questions du genre : « Pourquoi tu étais perdue en pleine nature, blessée à côté d'un chemin de fer ? » Ou encore : « Pourquoi dois-je te ramener à la gare ? » Il vérifia que j'allais bien, et voyant que j'étais en forme, il partit car il avait « des affaires personnelles à régler ». Ça me coûtait de le voir partir, mais je le retrouverai bientôt, du moins je l'espérais...

Quand le train arriva, je me fondis dans la foule et je fis semblant de descendre du train. J'aperçus au loin mes coéquipières et je m'empressai d'aller les rejoindre. Elles me demandèrent où j'étais passée et je leur répondis que j'avais passé tout le trajet à vomir dans les toilettes.

Elles haussèrent les sourcils. Je vis qu'elles avaient du mal à me croire, mais je devrai faire avec...

Puis j'allai retrouver Tobias, il me demanda :

« Dis-moi Marie, ça va faire maintenant quelques jours qu'on se connaît mais tu ne m'as toujours pas raconté comment tu étais arrivée là, pourquoi tu as sauté du train. Tu ne m'as rien expliqué de tout ça.

- Euh, je suis désolée Tobias mais là je n'ai pas trop le temps, il faut que j'aille m'entraîner. Une autre fois ! »

Je le laissai là, déçue de ne pas pouvoir tout lui expliquer, mais c'était nécessaire pour ma sécurité.

Après une semaine et quelques entraînements, mon équipe et moi allâmes au stade où se dérouleraient les Jeux Olympiques. C'était la première fois que nous le voyions. Le stade était colossal, c'était l'un des plus grands que j'avais jamais vus. Le symbole des Jeux Olympiques était suspendu entre deux grandes tours qui surplombaient le stade ; sur l'une il y avait une horloge, sur l'autre, une croix gammée. Cela nous donnait déjà un avant-goût...

Lorsque je vis cela, je repensai à Tobias qui portait lui aussi la croix gammée, et que j'avais vu de nombreuses fois depuis notre rencontre. J'eus honte. Honte d'être amoureuse d'un nazi. Si ma grand-mère l'apprenait... Ou pire, je pensais à mon père qui m'observait de là-haut. Il devait être indigné. Mais j'aimais Tobias, et rien qu'en pensant

que j'allais le revoir à la cérémonie d'ouverture, mon cœur s'emballa. Il battit encore plus vite lorsque je vis les milliers de personnes assises dans les gradins. Nous nous fondîmes dans la foule et nous installâmes debout, aux premières places, prêtes à défiler derrière le drapeau français. La foule était euphorique, elle chantait, dansait, riait... Moi je ne faisais rien de cela. Je tremblais de rage devant toute cette mise en scène. Puis Joseph Goebbels arriva, coupant le cours de mes pensées, et dit : « Mes jeunes camarades, la ville de Berlin avec ses quatre millions et demi d'habitants s'est parée de vert et de drapeaux. Dans cet esprit, nous, la jeunesse, accueillons la flamme avec ces mots : « Ô sainte flamme, brûle, brûle, et ne t'éteins jamais. ». Les saluts hitlériens transformèrent rapidement les gradins en une forêt de bras tendus. Déjà je sentais que l'atmosphère de ces jeux ne me plairait pas. Et l'arrivée d'Hitler et du corps diplomatique ne firent qu'amplifier cette sensation. Tout le monde les acclama, et je faillis vomir en voyant une petite fille s'agenouiller devant Hitler. Mais je devais me tenir droite, grande et fière. Vêtue d'une jupe blanche, d'un petit chemisier et d'un chapeau, j'allais défiler devant le monde entier. Pas du tout stressant ! Je savais que le défilé était rediffusé aux actualités cinématographiques, je n'avais donc pas le droit au faux pas... Pendant tout le défilé, je fus incapable de réfléchir, terrorisée. Cependant la voix d'Hitler me ramena à la réalité en déclarant les jeux ouverts. S'ensuivirent des acclamations, et des chants en l'honneur de l'Allemagne nazie. Puis arriva le moment que tous attendaient : l'arrivée de Fritz Schilgen tenant le flambeau allumé à Olympie et apporté ici par relais de kilomètre en kilomètre par plus de 3000 athlètes. C'était tout de même impressionnant ! Après cet événement, la suite de la cérémonie me sembla ennuyeuse, et je fus heureuse quand mes coéquipières m'annoncèrent que nous retournions au village olympique.

Le lendemain nous nous rendîmes pour la première fois au théâtre de plein air Dietrich Eckart où se dérouleraient les jeux olympiques de gymnastique. C'était un théâtre de taille modeste (bien plus petit que le stade olympique), ce qui me rassurait. Nous nous entraînâmes donc là la semaine précédent les compétitions, pour prendre nos marques.

Le jour des Jeux Olympiques arriva si vite que je me rendis compte que j'allais réaliser mon rêve seulement une fois arrivée au théâtre.

Tout risquer pour sa passion

Je vis Tobias au loin me faire de grands signes en croisant les doigts, je souris en répondant à son salut. Néanmoins, mon sourire disparut quand il alla s'asseoir. J'étais juive et il était nazi : je ne pouvais pas l'aimer ! Et pourtant... « Tu te déconcentres, pensai-je, reste concentrée ! » Je fis donc le vide dans mon esprit, gardant juste mon objectif en tête. J'allai me changer avec mon équipe. Une fois mon justaucorps enfilé, je m'avançai vers mon avenir.

Les sifflements venaient de partout à la fois. Personne dans le public n'était heureux de nous voir, ou du moins personne n'osait le montrer. Nous étions une équipe française et, ici, seules les équipes allemandes étaient acclamées. C'était le grand jour, le jour des Jeux Olympiques ! J'étais excitée à l'idée de réaliser mon rêve, mais la pression commençait à monter... Les entraîneurs étaient sur les nerfs, et nous aussi. La tension était palpable. Nous nous faisons blâmer beaucoup plus fort que d'habitude à chaque fois qu'une pointe n'était pas tirée, ou qu'un bras n'était pas tendu.

Mon équipe et moi étions anxieuses alors que pendant une année entière nous nous étions entraînées sans jamais nous arrêter dans l'espoir d'aller aux J.O. Il y avait eu du sang, de la sueur et des larmes, mais surtout beaucoup de travail. Nos entraînements avaient été longs, fatigants, et nous devions toujours dépasser nos limites. Mais malgré tout, je m'étais accrochée dans le seul but de gagner en niveau, de prouver à tout le monde, et surtout à ma grand-mère, ce dont j'étais capable. J'avais beaucoup progressé. En dépit de mes désavantages, j'avais réussi à rejoindre les plus grandes sans pour autant les égaler totalement. Les entraînements étaient menés à la baguette, mais c'était la seule façon de progresser, je le savais.

Je me rappelais cela avant de passer ; peu importe ce que pensaient de moi les filles de mon équipe, mon entraîneuse ou le public ; je m'étais entraînée dur pour que tous mes entraînements aboutissent à un résultat... Mon seul but était de me rendre fière, d'honorer la mémoire de mon père, et de prouver à ma grand-mère et au monde entier, ce dont j'étais capable. Moi, Marie Dupont, ou plutôt Sarah Rosenberg, je réaliserais le rêve

de ma mère, c'était surtout pour elle que je faisais tout cela. Ce fut ma dernière pensée avant de faire mon enchaînement. Je n'avais pas le droit à l'erreur, pas aujourd'hui. Je devais réussir. Réussir pour elle.

J'entendis nos noms dans le haut-parleur. Ils résonnèrent dans toute la salle. La personne, qui nous appela, répéta une deuxième fois nos noms pour que tout le monde puisse bien les entendre. De l'enceinte, j'entendis qu'on nous disait de nous diriger vers le podium. Nous nous empressâmes donc de nous y rendre.

Une fois arrivées devant les trois marches, je me rendis compte que la troisième et la deuxième places étaient déjà prises par deux autres équipes. Il ne restait donc que la première place. Cela me semblait insensé d'avoir gagné !

Nous nous dirigeâmes vers le directeur de la compétition, Markus Schneider, et je lui demandai :

« Excusez-moi, je crois que vous vous êtes trompé sur les gagnantes.

- Ah bon ? me répondit-il, surpris. Vous faites bien partie de l'équipe de France ?

- Euh oui.

- Eh bien alors, qu'est-ce que vous attendez ? Allez, montez sur le podium, tout le monde vous attend ! »

Mes coéquipières me dévisagèrent en entendant ma conversation avec Markus. Une fois montée sur le podium, j'avais une vue d'ensemble sur la salle. Je vis tout le monde nous regarder. Les enfants avaient des étoiles dans les yeux, les adultes se chuchotaient des choses d'oreille à oreille. Certaines personnes avaient l'air convaincues par le classement, contrairement à d'autres qui auraient aimé qu'une autre équipe soit la gagnante. Je les comprenais un peu. Comment une équipe avec une fille comme moi venant de Guebwiller pouvait être à la première place ?

Une fois descendue du podium, beaucoup de personnes m'accostèrent pour discuter avec moi, me demander comment j'avais réussi à en arriver là. Est-ce que c'était mon rêve depuis toute petite ? Est-ce que mes parents étaient d'accord ? Et plein d'autres choses sans aucun intérêt.

Cela ne dura pas longtemps car je fus appelée à une table pour signer des autographes. Je fus surprise de voir le nombre de personnes prêtes à faire la queue pour obtenir un gribouillis sur un bout de papier de la part d'une athlète.

Je commençais à fatiguer quand j'aperçus Tobias au loin en train de me faire signe d'approcher. Je prévins mes coéquipières que j'allais faire une pause. Puis je m'avançai vers Tobias. Il me regarda droit dans les yeux, et je sentis une tension dans son regard. Il m'attrapa par le bras et m'entraîna dehors. Une fois à l'extérieur, loin des regards des autres, on se retrouva l'un en face de l'autre. Il était beau, très beau, mais je voyais dans ses yeux de la colère, de la tristesse, de la nervosité et toutes sortes d'autres émotions que je ne pouvais pas décrire. Je commençais à me demander ce qui n'allait pas.

« Marie, commença-t-il. Tu n'aurais pas quelque chose à me dire ?

- Quelque chose à te dire ? Non, je ne vois pas quoi.

- Tes coéquipières m'ont tout dit. Elles m'ont expliqué que ton vrai nom n'était pas Marie Dupond. Comment t'appelles-tu ? Et pourquoi me l'avoir caché ? »

J'en restai sans voix ! Comment mes coéquipières, avec qui j'avais travaillé dur, avec qui j'avais gagné les J.O, pouvaient-elles avoir fait ça ?

« Alors, tu vas me répondre ! Je vais commencer à m'énerver ! me relança Tobias.

- D'accord, c'est bon, tu as gagné, je vais tout te dire. »

Et je commençai à lui raconter toute l'histoire. Je lui parlai d'abord de la fausse carte d'identité que je m'étais fait faire. Que mon vrai nom n'était pas Marie Dupond, mais Sarah Rosenberg. Je lui expliquai que mon père était juif et que par conséquent moi aussi. Quand j'eus révélé cette dernière information, je vis sa main se crispier jusqu'à faire blanchir les jointures de ses doigts.

Il ramena sa main vers sa hanche là où était rangée son arme : un pistolet ! Il le dégaina et j'eus juste le temps d'entendre sa voix me dire :
« Tu m'as trahi ! »

Et il tira !

vorgeführt, nur wenige sind als untauglich zu
worden. Unsere Fuhrleute - selbst der Rollfuhrer
von der Bahn nach der Stadt - verlieren ihre sämt-
Pferde. Die Brauerei allein ist mit etwa 20.000
vierter Pferde und Maultiere beteiligt. Die Gesam-
betrag mehr als 150 000 M.
Der Bischof von Straßburg ordnet Gebete an für den

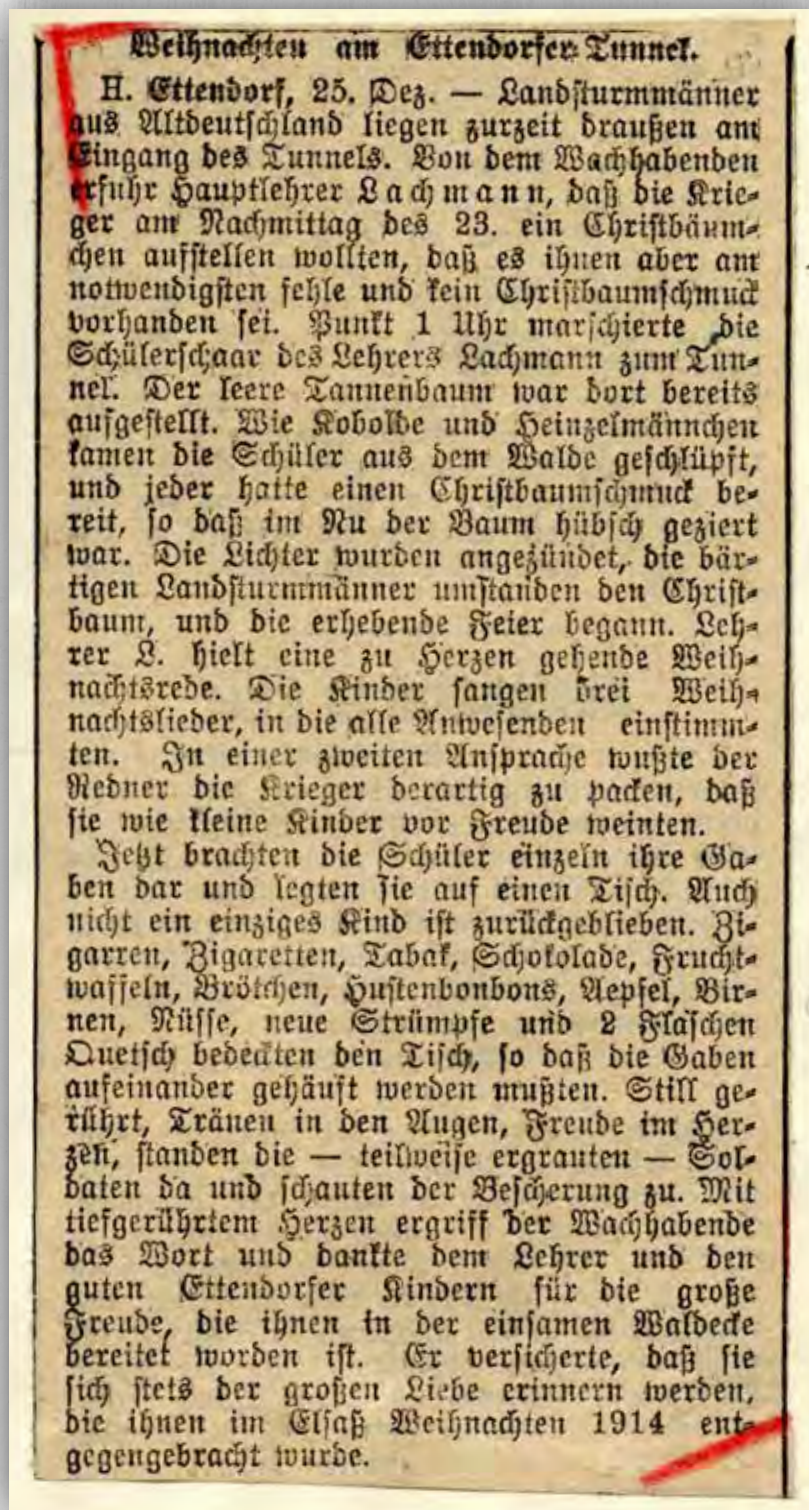
In Mützig beginnt eine rege Tätigkeit der Co-
Zunächst werden über 3000 M gezeichnet, um 200
Kindern während des Krieges eine genügende Ernäh-
sichern. Vorräte werden in das Schulhaus gebracht.
Kleinkinderschule wird als Speisesaal hergerichtet. R-
birgt die Vorräte. - Sammlungen folgen für das
rote Kreuz. Durch private Wohltätigkeit wird der
Versteigerungssaal im Gemeindehaus in ein Lazarett
42 aus privaten Mitteln gespendeten Betten herger-
Das kath. Kreinshaus wird durch die Militärbehörde herge-
Außerdem werden die Spitalräume zu Lazarettzwecken her-
richtet.
Der Personenverkehr auf der Strecke Straßburg - Mo-
Blaise wird für die Reisenden vorläufig geschlossen
Personen
mit von der Militärbehörde verschienen Karten werden
Militärzügen befördert. (Unsere jüngsten Kinder brauchen
hier nach Lauterburg zu fah-
Moral

Sélection d'archives



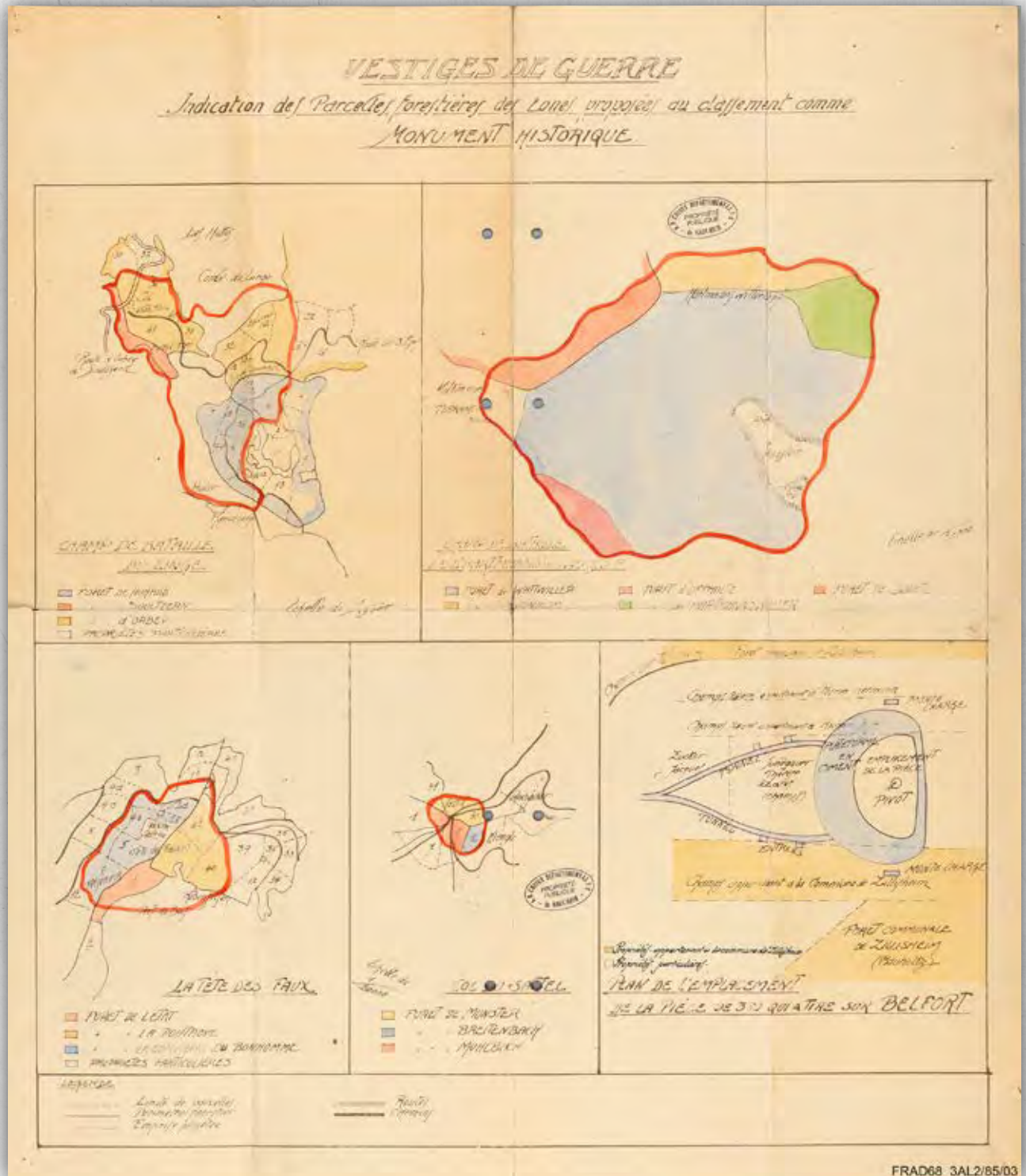
Première Guerre mondiale

Extrait du journal *der Elsässern* n°527 du 28 déc. 1914 : les enfants de l'école illuminent le Noël des soldats cantonnés à Ettendorf. FRAD067, 398 D 1136.



Première Guerre mondiale

Vestiges de guerre : indication des parcelles forestières des zones proposées au classement comme monument historique, 1920. FRAD068, 3 AL 2/85.



Sport

Société de gymnastique «La Colmarienne» (fondée en 1863) :
Notice technique de réalisation de pyramide humaine dessinée par A. Schiff
(1907-1917). FRAD068, 293 J 4.



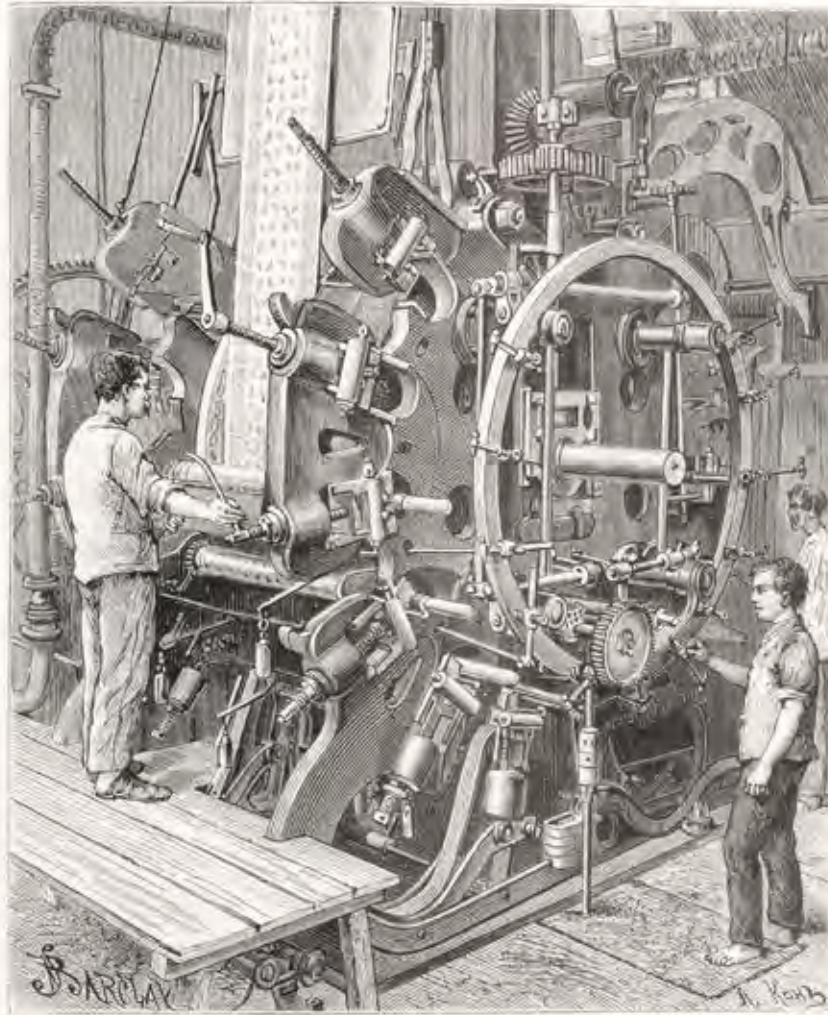
Sport

La section de dames, vainqueur du Concours de Jeunesse de la fédération française. F.F.S.C.A., janvier 1930, FRAD067, 2 Fi 4/504.



Âge industriel

Machine à imprimer les étoffes dans les ateliers Dolfus-Mieg : illustration de Barclay, tirée de GRAD (Charles), *l'Alsace, le pays et ses habitants*, 1889, p. 375. FRAD068, GF 39.



MACHINE A IMPRIMER LES ETOFFES DANS LES ATELIERS DOLFUS-MIEG.

Âge industriel

Portrait de famille de Wettolsheim, début du XX^e siècle. Grande Collecte Europeana 14-18.
Fonds André Muller. Prêt pour numérisation. FRAD068, 20 Num 103/50.



FRAD068_020NUM_103_014_01

Les soeurs Roucain

CHAPITRE 1

C'est ainsi que tout commença. Assise sur le parquet froid et humide du grenier, les doutes m'envahirent. Ce secret, ce mystère irrésolu m'anéantit. Je restai figée, la respiration saccadée, sans un geste, pétrifiée par ce que je venais d'apprendre et tétanisée à l'idée de ce que je pouvais encore découvrir. Pourquoi, au juste, m'avoir caché de si lourds secrets ?

7 juillet 1852, Elizabeth

Ayant attendu précisément l'instant où je pourrais me retrouver seule, je n'eus pas peur que ma mère me surprenne. Catherine Roucain, ma mère adoptive, me portait un amour si fort et sincère que j'avais toujours pensé que découvrir qui était ma mère biologique n'avait aucun intérêt ni pour moi, ni pour elle. Je n'eus jamais de doute la concernant. Pourquoi avoir des doutes quand on vous loge, vous nourrit, vous console, telle n'importe quelle mère aimante ?

Et pourtant me voilà, assise sur un sol poussiéreux à regarder cette photo troublante, vieille et d'un côté... Dérangeante. On y voyait mère et une autre femme, leurs visages quasiment identiques me troublèrent. Je regardai la photographie dans ses détails les plus subtils et pour une raison étrange, en regardant la dame, une chaleur qu'il y a bien longtemps je n'avais pas ressentie vint se nicher dans les recoins durcis de mon cœur. Seul l'âge semblait les différencier, la femme qui m'était inconnue paraissait plus jeune, ses cheveux étaient si longs qu'on croirait rêver en les voyant, brillants sous le soleil. Son chapeau joliment fleuri lui illuminait le teint. Elle souriait si fort que l'on voyait toutes ses dents. Quant à mère, elle semblait toujours aussi simpliste, en réalité je pouvais même dire qu'aucun changement n'était réellement perceptible. Sa robe habituellement sombre ne la changeait en rien. Ce n'est qu'après plusieurs minutes passées à détailler l'image, fascinée par la ressemblance de leurs traits, que je remarquai que le ventre de la femme semblait anormalement rebondi, je compris alors qu'elle était enceinte, sûrement d'à peine quelque mois, cela me semblait à présent flagrant.

Jusqu'à aujourd'hui le grenier m'avait toujours été formellement interdit. L'excuse que mère m'avait donnée était le fait que certains rongeurs s'y cachaient. Évidemment, avec l'âge, je compris

que c'était un prétexte. La raison m'avait toujours empêchée de franchir le palier du dernier étage, mais la tentation m'avait prise au plus haut point. Alors la nuit tombée, quand mère se rendit à une réception, je ne perdis pas une seule seconde et quelque temps plus tard j'étais déjà devant la grande porte de bois pourrie par les années passées.

Une fois la porte franchie, je brandis ma bougie vers l'avant de la pièce afin de l'éclairer. Après avoir fouillé certains cartons, je trouvai la photo et l'inspectai minutieusement. Lorsque je la retournai, la photo du daguerréotype portait une inscription au dos presque illisible écrite à l'encre bleue « 18 mai 1838, les sœurs Roucain ».

Je ne fus pas réellement surprise d'apprendre que cette femme était la sœur de ma mère. Cela voudrait dire que j'avais une tante. Pourtant j'aurais juré ne jamais en avoir eu vent. Avec quelques minutes de recul, je constatai que de toute évidence cette photo avait été prise environ cinq mois avant ma naissance, je ne me posai pas plus de questions. Quand je trouvai une boîte grise, je l'ouvris, curieuse, les sourcils froncés, je ne compris pas tout de suite car l'encre semblait s'être délavée sur le papier jaunâtre. C'était un registre familial sur lequel mon nom figurait ainsi que celui de ma mère. Mon souffle se coupa, je peinaï encore à lire les lignes, soigneusement écrites à la main, quand je le vis, le nom décoloré de Delphine Roucain.

En dessous de ce document se trouvait un avis de décès donné par un médecin légiste, indiquant la mort anormalement prématurée de Delphine, deux mois seulement après avoir accouché de sa fille : Elizabeth Roucain. Un flacon en verre me plongea dans une profonde hébétude.

CHAPITRE 2

10 juillet 1852, Elizabeth

Je crus bien n'avoir encore jamais été autant angoissée que ces trois derniers jours. Je fus forcée de rester transparente devant Mère, de peur qu'elle se doute que j'avais scandaleusement désobéi en enfreignant la seule règle qui m'avait été imposée, ne pas pénétrer dans le grenier, aussi mystérieux et secret soit-il. Avant, jamais je n'y étais allée, pas même pour y jeter un coup d'œil malgré les multiples occasions qui s'étaient souvent présentées.

L'horloge indiquait huit heures passées. Depuis mes dernières découvertes, j'évitais toute conversation. Je trouvais mère affairée à préparer le petit-déjeuner dans la cuisine. J'inspirai profondément puis lui adressai la parole.

« As-tu donc au moins bien dormi ? », essayais-je avec assurance, un semblant de sourire aux lèvres. Ma phrase ne sonna pas aussi chaleureusement que je l'avais espéré.

« Ne devrais-je pas te retourner la question ? Ces derniers jours, tu étais tellement malade que tu n'as même pas avalé un morceau. »

Je lui répondis d'un sourire qui se voulait sincère. Ces derniers jours, j'avais dû feindre d'être malade. Par la suite, seul un silence pesant emplissait tout l'espace. J'étais seule dans mes débats intérieurs. Devrais-je lui demander qui était la femme, sur cette photo ? Ou bien non, si elle en venait à comprendre que j'étais allée dans le grenier, qui sait ce qu'elle pourrait me réserver ? Peut-être une simple punition ? Sans même en prendre conscience, les mots franchirent les recoins asséchés de mes lèvres.

- Mère, as-tu connaissance d'une certaine Delphine... Roucain ?

Elle s'arrêta à l'instant où je finis ma phrase, ces mouvements se firent lents et durs. En se retournant d'un pas incertain, elle me regarda avec force, et sincèrement, je pris peur. Elle demanda alors d'une voix froide :

« Es-tu allée dans le grenier pendant mon absence ? »

Prise de panique, j'essayai de clarifier d'un ton neutre :

- Le grenier ? N'y a-t-il pas de vilaines bestioles ?

Elle opina, et doucement se rapprocha. Je voulus partir, courir, fuir, parce qu'au moment où je baissai les yeux vers ses mains, elle me

gifla avec une telle force que ma tête se tourna automatiquement. Elle ne cessait de crier sans que je puisse l'entendre, glacée d'effroi. Je repris rapidement mes esprits et levai doucement la tête. Cette femme qui se tenait devant moi, je ne pouvais pas croire que c'était encore ma mère. Elle qui avait pu être si douce et prévenante, elle s'était réellement transformée en un monstre terrifiant.

Deux heures plus tard, me voilà dehors, déterminée à découvrir toute la vérité sur mon histoire. J'étais en plein cauchemar éveillé quand ma mère m'avait crié toutes ces paroles insensées dans la cuisine. J'étais devenue brutalement une orpheline. La douleur était bien trop forte pour que je puisse retenir les larmes qui me piquaient le coin des yeux. Je marchai longtemps, noyée dans mon chagrin, inconsolable. Sans même savoir où aller, et comme si la terre compatissait, juste là, posé à terre, apparut un imprimé publicitaire, avec marqué en gras : « Détective privé Jean-Martin Dumoineau, résolveur d'énigmes ».

Je toquai à la porte, et une jeune femme m'ouvrit, elle m'accueillit et me fit entrer dans le bureau du détective. Celui-ci m'invita à m'asseoir sur une chaise tapissée de velours vert. J'analysais. Le détective était visiblement aisé mais peu ordonné. Toute la surface de son bureau était jonchée de papiers éparpillés et de paperasses jaunies. Je m'assis tranquillement. Il prit une feuille, un encrier et une plume, puis me regarda.

« Mademoiselle, comment puis-je vous aider ? »

Je sortis en premier la photo puis tout le contenu de la petite boîte grise que j'avais pu subtiliser discrètement. Je lui expliquai tout depuis le début, le grenier, les doutes, et pour finir le plus difficile à exprimer pour moi, le sentiment lancinant que la mort de ma mère n'était pas naturelle.

Les soeurs Roucain

CHAPITRE 3

18 juillet 1852, père adoptif, Paul-Henri

Une sortie familiale, rien de mieux pour perdre du temps. Mon travail n'était-il pas plus important que de pareilles sottises ? Une chose est sûre, le pain ne viendra pas sans mes durs labeurs.

L'unique raison pour laquelle j'acceptai de perdre un moment si précieux, c'était pour que mes collaborateurs gardent la pensée que ma vie était parfaite, que j'avais une femme au foyer aimante, une fille obéissante et studieuse, et que j'étais un père tout aussi attaché à sa chaleureuse famille, comme toujours à la recherche de la moindre minute à pouvoir leur consacrer. Ma femme comptait sur l'inauguration de la ligne Paris-Strasbourg pour se réconcilier avec Elizabeth.

Je dus donc prendre deux journées d'absence pour aller me pavaner dans un satané train à vapeur. Cette nouvelle découverte ne m'avait guère enchanté, elle ne me ferait pas rattraper le retard perdu, mon usine n'était pas un jeu. J'y consacrais ma vie, mon temps et mon argent. Catherine m'avait prévenu, cette sortie devait nous faire le plus grand bien, elle s'était chamaillée avec Elizabeth, encore un enfantillage qui ne devrait pas solliciter mon attention.

Après nous être levés, dès l'aube pour arriver dans les temps prévus à la grande Gare, nous partîmes en calèche sans plus attendre. Elizabeth s'était parée pour l'occasion. Sur le quai, ses longs cheveux roux et soyeux se dandinaient contre le vent, sur sa tête était posé un chapeau de plume rappelant les couleurs de sa robe bleu foncé à pois blancs. Elle ne semblait pas en forme. Était-elle malade ? Son visage avait une allure pâlotte et fatiguée. On le voyait pourtant, elle avait fourni un grand effort pour se vêtir d'une robe élégante. Elle s'approcha et nous salua poliment.

Après être montée dans notre wagon, réservé pour l'occasion, ma femme sortit des pique-niques d'un panier en osier, et nous les donna. Elizabeth déclina. Moi je pris un de ces petits en-cas et le mangeai d'une traite. Le silence qui s'était installé ne semblait plus naturel, il devint dérangeant. Pourquoi ne parlaient-elles pas ? Ces

femmes n'étaient même pas capables d'une chose aussi naturelle ? Je regardai plus attentivement la jeune fille assise près de moi et Catherine. Comment avais-je pu accepter cette gamine que je connaissais si peu dans mon foyer ? Elizabeth était déjà présente dans la vie de Catherine avant même que l'on se marie d'un commun accord. Mais sans aucun doute je pus le remarquer, à cet instant, la jeune fille était anxieuse, peut-être même apeurée. Je continuai de la regarder d'un regard moqueur. Pourquoi était-elle aussi effrayée ? D'une certaine façon, comment ne pas compatir ? Catherine avait toujours été une femme oppressante, peut-être même folle par moment, mais après tout, comment pouvais-je savoir ? Je ne rentrais que trop rarement pour pouvoir réellement la juger.

Je pris l'initiative de parler au mur présent à mes côtés :

- Pourquoi donc ta fille est-elle aussi silencieuse ? J'espère qu'elle n'a quand même pas franchi la porte du grenier.

Mon ton sarcastique ne fit rire personne en réalité, il ne m'ouvrit que des surprises. Pourquoi donc cette satanée gosse paraissait encore plus apeurée qu'il y a encore seulement quelques minutes ? Et cette femme pourquoi était elle aussi en colère ? Était-ce juste de la colère ou encore plus... quelque chose de plus fort, de plus puissant ?

Tout alla vite. Pourquoi une forte, trop forte douleur me déchirait-elle le cœur ? Je baissai les yeux. Posé, ou plutôt planté dans mon cœur, je sentis une pointe, une lame. Était-ce un couteau ? Je me mis à voir flou, trop flou. Je baissai les yeux et vis Catherine, pour une raison qui m'échappait, se planter un couteau dans la jambe, et le passer très vite à Elizabeth. La pauvre fille avait les yeux ronds, pleins de larmes, l'arme du crime à la main. Je commençai à fermer les yeux. Ma respiration ralentit plus encore et je regardai par la grande baie vitrée, le magnifique paysage qui défilait.

CHAPITRE 4

1 août 1852, Détective Jean-Martin Dumoineau

Cette pauvre fille, seule et sans témoins, resta enfermée une dizaine de jours. Je la sortis de cette situation. Pendant que les policiers la suspectaient, moi, je connaissais la véritable coupable. La petite boîte grise que m'avait apportée Elizabeth m'avait permis de tout élucider. Après avoir présenté toutes les preuves de son innocence, le livret de famille mais aussi la rougeur de la peau qui avait été constatée à la mort de Delphine Roucain et le petit flacon de cyanure qui lui avait été fatal, je pus la faire libérer. Catherine Roucain fut arrêtée. Elizabeth put sortir, elle décida d'aller s'installer chez sa grand-mère. C'est ainsi que sa vie put reprendre un sens loin de celle qui n'avait pas su l'aimer comme une mère.

Des histoires pareilles, ce n'était pas tous les jours que l'on en voyait. La mère d'Elizabeth était une psychopathe, une folle à lier qui ne se comportait qu'avec impulsivité. Elle réagissait de façon démesurée à chaque fois qu'on lui posait une question, mais elle finit par tout avouer. La jalousie excessive de Catherine l'avait menée à empoisonner sa sœur. Le mari de Delphine, transi de chagrin, partit après la mort de sa femme, laissant la garde de sa fille à Catherine qui l'éleva comme sa fille adoptive.

Catherine se fit interner dans un asile pour se faire soigner. Elle était dans un réel état second quand elle l'apprit. Lors de son interrogatoire, elle dut tout expliquer dans le moindre détail. Dans sa plus tendre adolescence, elle tomba amoureuse d'un jeune garçon. A son plus grand désespoir, il ne partageait pas ses sentiments. Son véritable amour à lui était Delphine. Aux yeux du monde, elle brillait. Un seul de ses sourires illuminait toute sa vie et lui permettait de se sentir aimé. Ce fut une première trahison pour Catherine.

Les années passèrent et un beau jour, Delphine lui annonça sa grossesse. Cette femme à qui elle en voulait déjà tellement lui prit son espoir, son rêve, son désir d'avoir un enfant, un petit ange tombé du ciel, avec celui qu'elle aimait toujours passionnément.

À partir de ce moment, aucune de ses pensées ne put être claire. Une profonde détresse intérieure la rongait perpétuellement. Elle convoitait avec une telle ardeur celui qui était devenu l'époux de sa sœur qu'elle était prête à la tuer. Mais une fois morte, l'objet de cet amour dévorant disparut de sa vie. Seule Elizabeth pouvait à présent combler ce vide mais celle qu'elle avait élevée comme sa fille ne l'avait plus aimée après le jour où elle avait tout découvert dans le grenier. Rien de toute cette vie qu'elle s'était fabriquée ne méritait de subsister.

Cet interrogatoire était sûrement le plus fascinant et terrifiant de toute ma carrière. Une chose était sûre, dans mon grand parcours de détective, jamais je n'avais entendu une telle histoire. Un fait divers glaçant que tout le monde préférerait oublier, un fait divers qui ne ferait certainement pas date le 18 juillet de cette année-là, un fait divers qui ne devait pas faire d'ombre à l'inauguration de la ligne de chemin de fer Paris-Strasbourg.

Incendie à la manufacture

Mulhouse – août 1836

Le vacarme des machines de l'usine est assourdissant. La fumée âcre des cheminées m'emplit la gorge et m'étouffe. Je peux à peine distinguer le bout de mes pattes. Une petite voix fluette retentit :

- Charbon! Charbon! Où es-tu?

Charbon, c'est moi. La voix fluette est celle de Jeanne, ma meilleure amie. Elle m'a trouvé dans un tas de charbon quand j'étais petit. Depuis, nous ne nous quittons plus.

Je tente de lui répondre mais mon miaulement se mue en un piètre râle étouffé. Du haut des poutres de la charpente, je peux distinguer les rangées de métiers à tisser ainsi que tous les enfants, jeunes ou moins jeunes, de même que les adultes, qui travaillent inlassablement, chacun à leur poste. Enfin, j'aperçois Jeanne qui me cherche des yeux et je parviens finalement à pousser un miaulement. Elle lève les yeux vers moi. Je descends prudemment le long du mur pour sauter élégamment au sol, sans danger. Je me dirige prestement vers la petite fille aux cheveux châtons, sales, et aux joues émaciées, creusées par le manque de nourriture. Elle porte des vêtements usés et graissés par l'huile des métiers. Je me frotte à sa jambe, elle me caresse le dos. Je ronronne et elle me dit :

- Bon, je dois retourner travailler. File! Avant que quelqu'un ne te remarque.

- Miaou, dis-je, pour signifier mon accord.

Je sors de l'usine en trotinant. La journée se déroule sans encombre et je passe mon temps à chasser rats et souris.

À la tombée de la nuit, j'attends Jeanne à la sortie de l'usine. Je la vois sortir, épuisée par le dur labeur accompli durant la journée. Je la salue d'un miaulement, elle me sourit, puis elle s'en va vers les quartiers ouvriers où elle habite avec sa sœur, Louise, son frère, Émile, et sa mère, Odile. Son père les a quittés, il y a cinq ans, lors d'un accident mortel. Je me détourne. Je la plains de vivre dans un endroit aussi insalubre et si petit. Je me dirige en traînant des pattes vers la botte de foin où je dors. En m'allongeant dans la paille, je sens les poils de ma nuque se hérissier imperceptiblement.

Le lendemain matin, je me rends compte que le malaise de la veille m'envahit à nouveau. Je décide de ne pas m'en soucier pour le moment. Comme à son habitude, Jeanne me salue de sa petite voix cristalline.

Vers midi, lors de ma promenade journalière, je passe devant le bureau du patron de l'usine. Soudain, mes oreilles surprennent les chuchotements indistincts d'une conversation. Je me tapis dans un coin sombre. À ce moment précis, le patron sort. Je me fais le plus petit possible et je le suis.

Monsieur Krautenbach, le patron, se dirige vers l'extérieur. Là, il s'adresse à un homme assez grand, en costume, les cheveux grisonnants avec un visage ovale et de petits yeux :

- Enchanté, Monsieur Villermé. Je suis Monsieur Krautenbach, le patron de cette humble usine. C'est un immense honneur pour moi de vous recevoir.

Au ton de sa voix, je comprends qu'il s'adresse à quelqu'un d'important, à un inspecteur peut-être. Celui-ci plisse les yeux :

- De même, Monsieur Krautenbach.

- Que me vaut la surprise de votre venue? Nous sommes pourtant dans les règles, vous ne l'ignorez point.

- En effet, réplique Monsieur Villermé, le règlement stipule qu'un inspecteur doit se rendre sur place pour attester du respect des lois.

- Mais bien sûr. Ne vous en faites point. Tout se déroulera comme si vous n'étiez pas là.

- Je vois, réponds Monsieur Villermé.

- Le voyage a sûrement été éreintant. Puis-je vous proposer un rafraîchissement? Un petit verre de vin de la région vous conviendrait-il?

- Je le prendrai volontiers après mon inspection de votre usine, réplique l'inspecteur.

À ces mots, une légère grimace s'affiche sur le visage du patron. Je m'apprête à m'éloigner quand l'adjoint de Monsieur Krautenbach arrive et déclare :

- Monsieur! Tous les ouvriers sont à leurs postes. Ils n'attendent que vous.

Mon malaise revient brusquement et mon pressentiment s'accroît. Il me pousse à rejoindre Jeanne. Je m'éloigne mais tends tout de même l'oreille.

- Bien. Veuillez m'attendre, reprend le patron.
- Non. Je vous accompagne, réplique l'inspecteur.
- Voyons...
- Dois-je me répéter ? rétorque-t-il fermement.
- Bien, suivez-moi.

J'accélère et monte sur les poutres. J'emprunte ce chemin par réflexe. Une voix lointaine me parvient :

- Les enfants ! Vite ! Séparez-vous en deux groupes ! Le premier me suit à la cave principale et le deuxième à la cave secondaire !

Je tombe alors sur une foule d'enfants paniqués, criant et courant partout. Je cherche Jeanne.

- Monsieur ? Qu'est-ce qui se passe ? demande une voix enfantine.
- Ne t'inquiète pas. Tout ce qu'on te demande, c'est de ne pas faire de bruit, ni bouger, répond le contremaître. Mais où est Jeanne ? Soudain je perçois sa petite voix fluette.
- Charbon ! Où es-tu ?

Je parviens enfin à la localiser. Je tente de la rejoindre en descendant des poutres, mais la foule m'en empêche. Je me retrouve coincé entre deux caisses. Je saute sur l'une d'elles et tente à nouveau de repérer Jeanne.

Les derniers enfants viennent de rejoindre les caves. Le silence envahit brusquement les salles. J'atterris sur le sol et cherche les enfants.

Alors que j'avance patte à patte, une vague odeur de brûlé me parvient au museau. Je balaie la pièce du regard afin d'en trouver la source. Mon regard s'arrête avec effroi sur une lampe à huile brisée sur le sol avec un feu grandissant.

- AU FEU ! AU FEU ! L'USINE BRÛLE ! crie un ouvrier.

Aussitôt, tous hurlent d'effroi et sortent en courant. Je me sens gagné par la panique. La phrase prononcée par un employé quelques minutes plus tôt me revient : « Le premier me suit à la cave principale et le deuxième à la cave secondaire ! ». Aussitôt, je me mets à courir en direction de la cave principale. J'arrive devant une lourde porte. L'odeur des enfants est présente, je sais qu'ils sont juste derrière. Je miaule du plus fort que je peux, en espérant que Jeanne m'entende :

- Miaou ! Miaou ! MIAOU !
- Charbon ? répond Jeanne. Qu'est-ce qui se passe ?
- MIAOU-OU !
- Un vague silence s'installe.
- Aidez-moi à pousser la porte ! ordonne Jeanne.

Grâce à leurs efforts, les enfants parviennent à ouvrir la porte. Je miaule et leur montre le chemin vers la sortie en évitant le plus possible les flammes. Malgré tout, la fumée commence à remplir toutes les pièces. En voyant la sortie toute proche, les enfants se mettent à courir. Je reste en retrait et Jeanne se retourne vers moi :

- Charbon. Viens ! me lance-t-elle.
- Miaou.
- Je la regarde fixement. Ses yeux s'écarquillent :
- Le deuxième groupe ! Je t'accompagne !
- Je m'enfonce à nouveau dans l'usine.
- Charbon, sais-tu où ils sont ? me demande Jeanne en se couvrant le visage du bras pour se protéger de la fumée.
- Mia-ou, dis-je en accélérant ma course.
- Tu es sûr ? Il me semblait pourtant qu'ils étaient partis par là, dit-elle en pointant la direction opposée.

Je tourne la tête vers elle et lui lance un regard outré.

- D'accord. Je te crois, allons-y vite ! Avant que l'air ne devienne irrespirable et que le feu ne se propage !

Je m'élance dans le couloir, Jeanne me suit, en essayant tant bien que mal d'éviter les obstacles enflammés. Je m'arrête soudainement devant une porte, Jeanne manque de me percuter.

- Charbon ? Pourquoi t'arrêtes-tu ici ? Ils sont là ?

Incendie à la manufacture

Je lève les yeux vers elle et confirme leur présence d'un miaulement bref. Jeanne s'avance avec un air déterminé.

- Y a quelqu'un ? crie-t-elle.

Des bruits étouffés lui répondent. Alors Jeanne pose sa main sur la poignée rouillée de la grande porte et tire de toutes ses forces. Malheureusement, la petite fille n'a pas assez de force.

- Aidez-moi ! Poussez la porte ! Je n'y arriverai pas seule ! assène-t-elle.

Après quelques instants, la porte cède avec fracas, révélant une cinquantaine d'enfants.

- Il faut faire vite, le feu se propage de plus en plus ! Dépêchez-vous !

Jeanne est interrompue par un jeune blondinet qui la bouscule en courant. Elle se retrouve à terre et je la pousse du bout du museau pour l'inciter à se relever. Une fois debout, elle prend une grande inspiration et hurle :

- STOOOOOOP !

Tous les enfants s'immobilisent.

- Mettez-vous tous en ligne et sortez un par un ! Pressez-vous mais aidez-vous les uns les autres ! Exécution !

La voix de Jeanne est autoritaire et sûre d'elle. Les enfants obéissent et sortent tant bien que mal dans les cris et les larmes comme elle le leur avait ordonné. Ils se retrouvent dehors et s'éloignent de l'usine en flammes.

Quelques adultes tentent déjà de calmer le premier groupe, dont l'inspecteur. D'autres ouvriers essayent de contenir l'incendie en attendant les soldats du feu.

Le feu est maîtrisé vers la fin de la soirée. De l'usine, il ne reste plus que des murs calcinés, des tas de cendres où se trouvaient les métiers à tisser. Heureusement, les quartiers ouvriers ont été épargnés. Jeanne me gratouille le dos avec soulagement :

- Tu sais, Charbon, tu es un héros. Sans toi, on serait tous morts. Elle soupire.

- J'en veux au patron et à l'adjoint. Pourquoi est-ce qu'ils nous cachent ? On n'est pas dangereux, on n'a rien fait. Notre travail a toujours été correct.

Monsieur Villermé s'était approché en silence.

- Tu as raison, pourtant faire travailler des enfants dans des usines est plutôt mal vu. Mais ils sont indispensables. Enfin, c'est ce que disent les patrons !

Monsieur Villermé s'adresse à Jeanne avec une voix douce et rassurante.

- Ah bon ? Moi, je n'ai pas l'impression d'être utile. Réparer les fils, les adultes peuvent le faire, lui répondit-elle.

- Certes, je suis d'accord avec toi. Je peux te poser quelques questions ?

- D'accord, lui répondit-elle.

- Quel âge as-tu ?

- J'ai 9 ans.

- Depuis quel âge travailles-tu ici ?

- Depuis mes 7 ans, comme ma sœur et mon frère. Louissette a 12 ans et Émile a 10 ans.

- Peux-tu me raconter comment se déroulent tes journées ?

- Je me lève à l'aube. Avec toute ma famille, on se partage un bout de pain coupé en quatre pour la journée puis on va à l'usine. Je suis rattacheuse ; donc je dois surveiller les fils, rattacher ceux qui se brisent, nettoyer les bobines, ramasser les déchets de coton. Dès que je peux, je grignote mon bout de pain.

- Tu as d'autres frères et sœurs ?

- Non

- Et ton père ?

- Il est mort à la suite d'un accident. Maman aussi a eu un accident : elle a perdu deux doigts.

- J'en suis désolé de l'apprendre, dit M. Villermé, compatissant.

- Dites, M l'inspecteur, vous pensez qu'on naît ouvrier ? ... Ça vient des parents ? Je ne peux pas devenir autre chose, comme... maîtresse ! Ça me plairait bien ça, maîtresse.

Monsieur Villermé la regarde avec tendresse :

- C'est difficile. Voire même impossible. Je ne connais aucun ouvrier qui ait changé de métier un jour. C'est encore plus difficile pour leurs enfants. Mais cela ne t'empêche pas de rêver et de garder espoir.

Jeanne soupire tristement.

- Eh bien... je suis née ouvrière et je resterai ouvrière. Je n'ai aucune chance de pouvoir découvrir le monde.

- De bien triste paroles. Merci beaucoup pour ton témoignage. Il changera des choses, j'en suis sûr. Au revoir.

- Au revoir Monsieur l'inspecteur.

Ledit témoignage ne semble pas avoir changé grand-chose. Du moins, c'est ce qu'elle pensait. Moi, j'ai gardé espoir et j'ai eu raison.

Quelques mois plus tard, les écoles du soir font leur apparition. Jeanne est excitée d'apprendre de nouvelles choses, malgré son travail à l'usine.

Rapidement, l'instituteur voit le potentiel de la jeune fille. Quatre mois plus tard, il lui fait passer des examens, qu'elle réussit sans peine. Dès qu'il en a l'occasion, il en parle à sa mère et au patron.

- Cette petite est brillante! Je n'ai jamais eu d'élève aussi douée! Laissez-la moi pendant cinq mois, puis on avisera ensuite, propose l'instituteur.

- D'accord, approuve la mère de Jeanne.

- Navré. Je perds une ouvrière! Quels seraient mes avantages? rétorque le patron.

- Je vous dédommagerai, n'ayez crainte, le rassure l'instituteur.

Dix ans ont passé. Mes moustaches sont devenues blanches et je ne bouge plus avec autant de souplesse et de grâce qu'auparavant. Jeanne a réalisé son rêve de petite fille: être une institutrice très aimable et appréciée de tous.

Un homme assez âgé arrive et l'interpelle devant le pas de notre demeure tandis que je me prélassais au soleil, près d'un buisson.

- Comme quoi... « je suis née ouvrière, je resterai ouvrière. ». N'est-ce pas? dit-il malicieusement.

- Que... Monsieur... Monsieur Villermé? L'inspecteur?

- Eh oui. Mais je ne suis plus inspecteur, dit le vieil homme.

- Je vois.

- Vous savez, grâce à votre témoignage et d'autres aussi, j'ai pu publier un mémoire sur le travail des enfants et une loi a été prise. Vous le savez déjà, non? Vous êtes un peu une héroïne, comme vous l'avez dit à Charbon.

Je relève la tête.

- Vous vous en souvenez? Après toutes ces années? s'exclame Jeanne.

- Oui. Comment va-t-il? Il doit être âgé maintenant.

- Oui. C'est vrai. Mais il est toujours vivant, seules ses moustaches ont blanchi.

Je dérouille mon dos et mes pattes le plus rapidement possible, autant que mon grand âge le permet pour aller voir Monsieur l'inspecteur.

- Et où est-il?

- Ici.

- Miaou!

Fin

...geführt; nur wenige sind als untauglich zu
worden. Unsere Fuhrleute - selbst der Rollfuhrer
von der Bahn nach der Stadt - verlieren ihre sämt-
Pferde. Die Brauerei allein ist mit etwa 20.000
vierter Pferde und Maultiere beteiligt. Die Gesam-
betrag mehr als 150 000 M.

Der Bischof von Straßburg ordnet Gebete an für den
In Metz beginnt eine rege Tätigkeit der Co-
Zunächst werden über 3000 M. gezeichnet, um 200
Kindern während des Krieges eine genügende Ernäh-
sichern. Vorräte werden in das Schulhaus gebracht.
Kleinkinderschule wird als Speisesaal hergerichtet. M-
birgt die Vorräte. - Sammlungen folgen für das
rote Kreuz. Durch private Wohltätigkeit wird der
Versteigerungssaal im Gemeindehaus in ein Lazarett
42 aus privaten Mitteln gespendeten Betten herger-
Das kath. Kreinshaus wird durch die Militärbehörde herge-
Außerdem werden die Spitalräume zu Lazarettzwecken be-
richtet.
Der Personenverkehr auf der Strecke Straßburg - Mor-
Blaise wird für die Reisenden vorläufig geschlossen
Personen
mit von der Militärbehörde verschienen Karten werden
Militärzügen befördert. (Unsere jüngsten Kinder brauchen
hier nach Lauterburg zu fah-
Moral

Unsere Fuhrleute - selbst der Rollfuhrer
von der Bahn nach der Stadt - verlieren ihre sämtlichen
Pferde. Die Brauerei allein ist mit etwa 20.000
rierter Pferde und Maultiere beteiligt. Die Gesamtbetrag
mehr als 150.000 M.
Der Bischof von Straßburg ordnet Gebete an für den

In Mülzig beginnt eine rege Tätigkeit der Bevölkerung.
Zunächst werden über 3000 M gezeichnet, um 200.000
Kindern während des Krieges eine genügende Ernährung
sichern. Vorräte werden in das Schulhaus gebracht
Lehrerschule wird als Speisesaal hergerichtet. Kl.
rgt die Vorräte. - Sammlungen folgen für das
te Kreuz. Durch private Wohltätigkeit wird der ge-
teigerungssaal im Gemeindehaus in ein Lazarett
aus privaten Mitteln gespendeten Betten hergeri-
kath. Kreishaus wird durch die Militärbehörde hergeri-
rdem werden die Spitalräume zu Lazarettzwecken be-
et.
Personenverkehr auf der Strecke Straßburg - Mols-
laine wird für die Reisenden vorläufig geschlossen.
it von der Militärbehörde versehenen Karren werden in
zügen befördert. (Unsere jüngsten Kinder brauchen
nach Lauterburg zu fahren)



COLLECTIVITÉ EUROPÉENNE D'ALSACE

Place du Quartier Blanc
67964 STRASBOURG cedex 9
100 avenue d'Alsace
BP 20351 - 68006 COLMAR cedex

www.alsace.eu

→ Service éducatif des Archives d'Alsace
ArchivesAccueil@alsace.eu